

L'histoire de Dolce Vita

Sophie Chevelu

Sophie Chevelu

L'histoire de Dolce Vita

© Sophie Chevelu, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1789-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Acte I
Famille Doré

Prologue

Printemps 1971.

Le ciel est d'un bleu franc, les pelouses fraîchement tondues, les haies comme dessinées à la règle.

Les oiseaux chantent. Les volets s'ouvrent sur des rideaux blancs repassés à l'amidon.

Dans la rue des Roseraies, tout est calme, ordonné.

Le bonheur standardisé.

On pourrait presque entendre un jingle en fond sonore, façon réclame d'antan.

« *Chez Dolce Vita, la vie est douce. Propre. Parfaite.* »

Je me présente : Dolce Vita.

Je suis née il y a peu, dans ce lotissement flambant neuf de la banlieue chic parisienne.

Numéro 10. Plein sud. Terrain arboré, exposition idéale, voisinage sélectionné.

Je suis la maison parfaite.

Enfin, c'est ce qu'on dit sur le papier.

Je me souviens encore du jour où on m'a coulée dans le sol.

C'était un matin de printemps, les fondations à peine sèches, les ouvriers s'interpellaient au-dessus de mes murs naissants.

Un grand panneau trônait à l'entrée du chantier :

“Résidence Dolce Vita – Le futur de la famille idéale.”

On y voyait un père souriant, une mère parfaite en robe pastel, deux enfants enjoués...

Presque comme eux.

Ici, tout est pensé pour plaire.

Des façades blanches à volets gris perle. Une pelouse rase comme un tapis. Quelques arbustes bien taillés, un parterre fleuri.

Un garage intégré. Une allée bordée de jonquilles.

Tout droit sorti d'un catalogue de vie idéale.

De l'autre côté de la rue, mon reflet. La même. À l'envers.

On croirait une carte postale.

Mais attention... ce n'est qu'un côté de l'histoire.

Je suis alignée, symétrique, sans bavure.

Je ne suis pas comme ces maisons anciennes, tordues par le vent ou chargées de secrets.

Moi, j'ai été dessinée au millimètre.

Je suis l'ordre. La réussite. La promesse d'un avenir sans accrocs.

Je suis le théâtre parfait.

Il ne manquait plus que les acteurs.

Et aujourd'hui, c'est le grand jour.

Mes murs frémissent. Mes poutres vibrent.

J'attends mes premiers habitants : la famille Doré.

Je ne connais pas grand chose d'eux mais de ce que je sais c'est une famille de cinq et dans le jeu des sept familles, il semble que j'ai tiré la famille parfaite :

- Le père : Michel, débonnaire, qui souhaite le bonheur de sa famille.

- La mère, Françoise, toujours tiré à quatre épingles, qui veille à ce que tout aille bien en toute circonstance.

- Les trois enfants : Philippe, l'aîné, Pascale, la benjamine et Nathalie, la cadette.

Ils ont eu un coup de foudre pour moi, paraît-il.

Ils m'ont choisie.

Ou peut-être est-ce moi qui les ai choisis.

Ils vont bientôt arriver.

Je le sens, déjà. Ils ne regarderont pas les mêmes choses. Ils n'auront pas les mêmes attentes.

Mais peu importe. Pour l'instant, tout est beau. Tout est neuf. Tout est prometteur.

Ils vont s'installer, poser leurs valises, remplir mes pièces de meubles, de voix, de silences, de cris peut-être.

Du moins, je le pressens.

Je suis prête.

Je vais tout faire pour qu'ils se sentent chez eux.

Dans un cocon. Un havre de paix.

Je suis leur maison. Je suis là pour ça.

Je vais veiller. Observer. Me taire.

Et garder les traces.

Car même les plus jolies façades ont leurs fissures.

Et même les murs les plus épais ne protègent pas de tout.

Je suis une maison.

Mais je suis aussi une mémoire.

Et je vous raconterai tout.

Les odeurs de cuisine et les couverts bien alignés.

Les portes qui claquent et les regards qui s'évitent.

Les secrets chuchotés derrière les murs.

Et les silences plus lourds que les cris.

Je vous dirai tout.

Ce que j'ai vu. Ce que j'ai entendu. Ce que j'ai gardé enfoui pendant des années.

Le décor est planté.

Le printemps a commencé.

Et avec lui, l'histoire de la famille Doré.

Laissez-moi vous guider.

Bienvenue dans les coulisses.

L'aventure peut commencer.

Chapitre 1

Emménagement de la famille Doré

Jeudi 17 juin 1971.

Il est un peu plus de dix heures quand la rue des Roseraies se déroule devant eux comme un ruban tranquille. La lumière joue sur mes haies taillées net, petite dentelle verte dans le souffle tiède de la fin de matinée. L'air sent la tonte fraîche, la poussière sèche, et une pointe d'essence qui tombe des échappements. Un grésillement de transistor s'échappe d'une fenêtre entrouverte. Les merles commentent. On dirait que tout est prêt pour un générique de sitcom.

Je suis là. Prête à accueillir.

Mes volets filtrent l'horizon. Mes marches brillent, cirées hier. Mes poignées au chrome neuf attendent une première main. J'ai pensé à tout : la propreté, la lumière, l'écho d'une pièce vide qui n'attend qu'une vie pour se remplir.

La Peugeot 404 familiale bleu nuit s'arrête dans un chuintement, pile au bord de mon trottoir. Deux camions poussiéreux, lourds comme des baleines, prennent la courbe et se rangent l'un derrière l'autre. Les portières claquent et le ballet commence. Les pas vibrent dans mon allée, comme si mon coeur tambourinait dans ma poitrine.

Le premier à bondir, c'est Philippe.

Je l'aperçois de face : épaules carrées, démarche assurée. Il saute de la voiture, remet son polo en place comme on ajuste un uniforme, puis lève le menton vers moi, mes menuiseries, mes briques impeccables.

Pascale descend ensuite, doucement. Elle garde son sac de toile plaqué contre elle, lisse sa jupe d'un geste machinal, vérifie sa barrette. Elle regarde sans toucher, comme on regarde une vitrine.

Nathalie finit par jaillir, queue de cheval qui ricoche, sandales qui claquent sur le trottoir. Elle a un gilet en coton bleu, pas tout à fait boutonné. Pas eu le temps de finir de s'habiller sans doute. Elle court, puis s'arrête net, les mains en visière au-dessus des yeux pour mieux me contempler : "Oh !", souffle-t-elle, sans

encore trouver la suite.

Michel débarque à son tour. Il sort un briquet de sa poche et allume une cigarette. Il se passe une main sur la joue, renifle l'air – oui, l'herbe tondue, l'essence, la poussière de juin. Il fait deux pas vers les enfants. Son sourire fatigué illumine son visage. Il s'étire et ses os craquent.

C'est au tour de Françoise de s'extraire du break : elle claque sa portière avec fermeté. Chignon bien tiré, chemisier blanc aux manches remontées, jupe droite, elle s'avance d'un pas décidé, regarde à droite, à gauche, compte déjà. Sa voix résonne sans qu'aucun micromouvement ne vienne perturber son visage :

— On se dépêche. Les camions sont derrière. Pas de bêtises. Philippe, tu regardes où tu mets les pieds, d'accord ?

Philippe lève la main dans un salut ironique.

— À vos ordres, capitaine.

Nathalie, déjà sur mon perron :

— Maman, les clés ! Les clés, s'il te plaît ! Vite !

— Deux minutes, Nathalie. Deux minutes, j'ai dit. Et ne marchez pas dans les plates-bandes.

Elle n'a pas crié, mais tout le monde lui obéit. Michel prend la petite par les épaules.

— Allez, princesse, on attend deux minutes. Regarde, les camions arrivent, c'est la grande journée.

Philippe rit.

— Pas besoin d'attendre pour savoir que ma chambre sera celle qui donne sur le jardin.

— Depuis quand c'est toi qui décides ? demande Pascale, sans le regarder vraiment.

— Depuis toujours, répond-il, comme une évidence.

Françoise récupère un trousseau de clefs dans son sac, le tend à Michel sans lever les yeux. Elle fixe déjà les camions qui s'approchent, guette la marche

arrière, calcule le dégagement.

— Tiens. Et ne rayez pas la porte, hein.

— Oui, chef, sourit Michel. Les enfants, on y va ?

Je frissonne sous la clé qui tourne. Mon barillet ne grince pas : je me suis promis de ne pas décevoir. Ma serrure cède, ma porte s'ouvre comme une bouche qui dit "entrez". L'odeur de peinture sèche, de linoléum neuf, de bois ciré se mélange au vent chaud. Mes pièces vides résonnent – ce son me réjouit.

ça y est, ils débarquent. Philippe en premier, c'est un lapin – non, un lièvre – qui a repéré le terrier le plus spacieux. Son pas tape de palier en palier, trois à trois. Pascale suit avec un sac dans les bras, toujours plaqué contre son ventre, comme pour se protéger. Nathalie saute, rebondit, touche les murs du bout des doigts, et saupoudre le tout d'un rire clair et cristallin.

— Moi d'abord ! s'écrie Philippe, pas touche !

La première porte du palier, en face de l'escalier claque si fort que j'en tressaille. Il a choisi. La chambre sur le jardin, évidemment : la plus lumineuse. Il rouvre une seconde pour narguer ses sœurs.

— C'est la mienne. Premier arrivé, premier servi ! Vous voyez : c'est écrit sur la porte : "CHAM-BRE DU PLUS IN-TEL-LI-GENT".

— "Du plus égoïste, oui", murmure Pascale, plus pour elle-même que pour lui.

Nathalie s'arrête au milieu du couloir, tourne sur elle-même comme une toupie.

— Celle-ci ! Non... celle-là ! Oh, mais regarde, Pascale, il y a un crochet pour mettre nos sacs ! Tu as vu, le parquet ? Ça glisse ! Regarde !

Elle glisse d'un pied, tombe presque, se rattrape au chambranle. Elle rit encore. Pascale sourit malgré elle.

— Prends celle du milieu, Nath. Comme ça on est voisines. Ça te va ?

— Ça me va ! Tant que j'ai une chambre à moi. J'adore cette maison, je l'adore !